

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

**I FEMMES ENTREPRENEURES
CAPABLES D'OSER
ET DE RÉUSSIR !**

DÉCRYPTAGE
**IVG : UN DROIT
CONQUIS**

Aurélié Joyce
BALADE ONIRIQUE

CULTURE

*Des discours
et des actes*





Celle qui

saisit l'émotion d'un coup de crayon

Ainsel nous propose une promenade sensible, en dessins et sans paroles, ou presque. Elle nous invite à suivre une femme transgenre dans la ville, dans le regard des autres et dans les reflets du miroir. Son crayonné est fin et son univers, poétique. À son image. Ainsel, c'est le nom avec lequel elle signe la bande-dessinée *Première sortie*, aux éditions Goater dans la collection Goater Comix, destinée à publier les premiers travaux de jeunes illustratrices-teurs rennais-es. Aussi loin que remonte sa mémoire, elle a toujours dessiné. « J'ai commencé par le dessin qui m'est le plus familier. J'ai essayé d'autres formes d'arts plastiques, j'aime ce qui fait appel à la créativité. Je ne peux pas expliquer ce qui se passe, pourquoi, comment, mais je sais que je me sens bien quand je dessine. », explique Aurélie Frangeul, alias Aurélie Joyce. Après un bac STI arts appliqués, elle entreprend différentes études, sans les terminer : « Je crois que ce n'est pas fait pour moi. Je voulais depuis longtemps être dessinatrice, c'était un rêve de gamine. Surtout dans la BD. En allant à Quai des Bulles, j'étais toujours très admirative ! » À 25 ans, elle réalise alors son rêve d'enfant avec un ouvrage qui interroge sur l'identité et le genre. Parce que ces questions, elle se les pose depuis un moment dans sa vie comme dans son art, traversé par son intérêt et sa fascination pour la féminité. « Je suis cisgenre mais « qu'est-ce qu'être une femme ? », ça me questionne... Pas dans les mêmes proportions et vécus que les personnes trans mais ça ne va pas de soi. C'est un thème que je n'aurais jamais fini d'explorer... », sourit la jeune femme qui, pour réaliser son histoire a rencontré et discuté avec plusieurs personnes trans. Néanmoins, elle le dit clairement : avec *Première sortie*, elle ne prétend pas se faire la porte parole d'un discours politique. Parce qu'elle ne s'en sent

pas la légitimité. « Cette thématique, je voulais l'aborder avant même d'être familiarisée avec la dimension politique... Le personnage est une personne qui sort de mon imaginaire, avec ma subjectivité. », précise Aurélie. Pour parler, elle prend son temps. Elle nous l'avoue sincèrement, l'exercice est difficile. On sent sa timidité à fleur de peau et on lui devine une personnalité sensible. On comprend à son contact les émotions qui émanent de son ouvrage et qui laissent éclore une tension vive de par sa capacité à rendre les visages expressifs et à jouer avec les gros plans, que ce soit sur les yeux, la bouche ou les mains. « J'ai une démarche qui fonctionne beaucoup à l'émotionnel... C'est très instinctif... Je suis très admirative des BD franco-belges, très travaillées, avec des cases et des bulles et au départ j'avais commencé comme ça avec plein de bulles partout mais je ne suis pas encore capable de faire ça. Mais finalement, plus ça allait, plus j'étais oppressée par le texte... Le plus simple a été quand j'ai commencé à dessiner sans contrainte. Simple-ment une promenade en ville. Et Jean-Marie Goater m'a également aidé à la retravailler. », souligne-t-elle. Sa carrière d'illustratrice, elle l'envisage aujourd'hui davantage dans une démarche d'artiste plasticienne que de bédéiste, même si elle aime l'objet livre. Elle cherche. Elle expérimente. À travers des peintures ou des dessins qu'elle pourrait vendre comme des toiles. Mais aussi à travers des sculptures de poupées articulées : « Je teste différentes choses pour ça parce que je n'ai pas le matériel – le four – pour la céramique. Mais j'aimerais poursuivre cette série de poupées. Là encore je ne pourrais pas vous expliquer pourquoi ça me fascine autant. » Et c'est sur son petit rire étouffé que s'achèvera notre rencontre. Nous, on comprend bien pourquoi son éditeur l'a repérée.

MARINE COMBE

canal B
94 MHz Radio curieuse

ON AIR

Art : www.myfishfresh.com



YEGG

ÉDITO | BALAYER DEVANT SA PORTE

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Constaté les inégalités, c'est une chose. Mais prendre conscience qu'on les perpétue nous aussi, en est une autre. Pourtant, il est essentiel de balayer devant sa porte avant de tirer à boulets rouges sur celles et ceux qui les maintiennent en place et les creusent. Evidemment, il ne s'agit pas de déresponsabiliser les responsables et les exécutants. Mais plutôt d'essayer de comprendre les mécanismes de domination et comment on les intègre personnellement, pour pouvoir les déconstruire. Et cela passe nécessairement par l'écoute de la parole des personnes concernées. Et le non-jugement. Parce que parfois se sentir écouté-e, pris-e en compte et compris-e fait plus de bien que des longs discours bienveillants mais vide de substance. Facile à dire, pas à faire mais zut, un petit effort parce que l'Histoire se répète et c'est pénible ! La violence augmente et les souffrances s'accumulent. À force de se regarder le nombril, on oublie les autres et face à toutes les préoccupations du quotidien, on ne s'entend plus. On se dit que déjà agir à son niveau, à son échelle, c'est pas mal. Et c'est vrai. Mais cela n'interdit pas de s'intéresser aux vécus, ressentis et expériences de celles et ceux qui nous entourent. Parce qu'on n'a pas la science infuse, ni la solution à tous les problèmes, le partage nous enrichit et nous permet de lever les tabous et réduire progressivement les processus de stigmatisation et de discrimination. Alors ok, on ne peut pas être de toutes les luttes mais on peut peut-être intégrer davantage l'intersectionnalité de ces luttes à la réflexion et aux actions collectives.



NE PAS OUBLIER LES PAROLES DES DISCRÈTES

On retrouve sur la couverture la photo, prise en 1957 à Rennes, des deux femmes qui avaient déjà incarné les *Elles qui disent*, publié en mars 2016. Marie-France et Marie-Ange Jouan. La mère et la grand-mère d'Anne Lecourt, passeuse d'histoires de vie qui revient en septembre 2017 avec un nouvel ouvrage, intitulé cette fois *Les Discrètes paroles de Bretonnes...* On y retrouve Clémentine, Madeleine, Marie, Monique, Marcelle, Yvette ou encore Elisa, du pays de Montfort. Et on y découvre Anne, Paule, Agnès, Roberte, Janet et d'autres, qui comme les premières, témoignent de la vie qu'elles ont vécu, principalement dans les campagnes bretonnes, de 1930 à aujourd'hui. L'auteure, de sa plume respectueuse, continue là le travail amorcé l'an passé, un travail de mémoire, de transmission, qui aborde au travers de portraits fins et bienveillants la condition des femmes de cette époque. Et ça fait du bien d'entreprendre cette lecture aussi émouvante qu'apaisante. Parce qu'en filigrane de ces histoires, on peut se laisser rêver à la vie de nos grands-mères qui, par pudeur tout comme les Discrètes, n'ont pas livré à la postérité leurs vécus intérieurs. C'est comme renouer avec le passé ! Une manière de saluer les générations précédentes et de ne pas oublier le combat qu'elles ont souvent menées, sans le réaliser.

I MARINE COMBE

HOMMAGES

123 (ET PAS 109) FEMMES DE TROP...

Elles étaient 122 en 2015 (lire notre Décryptage YEGG#63 – Décembre 2016). Elles sont une de plus, en 2016. Elles, ce sont les femmes mortes sous les coups de leurs partenaires ou ex-partenaires de vie. Pourquoi ? Parce que ces derniers, à 49%, refusent la séparation. C'est ce que révèle début septembre le rapport de la délégation aux victimes – structure commune à la police et à la gendarmerie nationales qui recense, depuis 11 ans, pour le ministère de l'Intérieur, les morts violentes survenues au sein du couple – qui sépare distinctement les 109 femmes victimes « au sein de couples officiels (conjoint, concubin, pacsé ou ex...) » et les 14 femmes victimes « au sein de couples non officiels (petit ami, amant, relation périodique ou ex...) ». Déjà, la catégorisation pose problème. Surtout quand celle-ci entraîne la hiérarchisation des informations. Parce que l'étude, dès le début, n'affiche que le premier chiffre. Il faut attendre la page post conclusion, pour trouver le tableau récapitulatif global de l'année 2016 : on y découvre alors qu'elles sont en réalité 123, et non 109, à être décédées de violences conjugales. Ce chiffre est important. Trop important. Il signale que tous les 3 jours, une femme en France, meurt des coups de son mec ou de son ex (peu importe qu'il s'agisse de son mari ou de son plan cul). Il serait temps d'arrêter de minimiser ou de banaliser ces actes barbares, qui ne sont ni des crimes passionnels, ni des incidents, mais des féminicides.

I MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | OCTOBRE 2017

• La tête
muette - p.2

• Oser prendre le
pouvoir - p.12

• Des chiffres et des
lettres
- p.6

• Ne pas jeter l'éponge
- p.22

• IVG, la conquête -
p.8

• La culture en bref
- p.24

• La politique en bref
- p.9

• Prothèses textiles
- p.25

• Anti-gaspi ! - p.10

• Verdict - p.27

• YEGG & the city
- p.28

LA RÉDACTION | NUMÉRO 62

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

ACQUIS, LE DROIT À L'AVORTEMENT ?



La réponse est non pour Osez le féminisme 35, Histoire du féminisme à Rennes et le Planning Familial 35, réunies le 26 septembre, à la Maison des associations, pour une conférence qui précède de 2 jours la journée internationale pour le droit à l'avortement.

Dans le monde, 47 000 femmes décèdent des suites d'un avortement clandestin. Soit une femme toutes les 9 minutes. En Europe, le droit à l'IVG n'est pas partout le même. En Irlande (l'abrogation du 8e amendement sera soumis à référendum en 2018), à Chypre ou à Malte, il est interdit partiellement ou totalement. En Espagne ou plus récemment en Pologne, les femmes ont dû se battre contre la menace conservatrice. À l'occasion du 28 septembre, le collectif « Avortement : les femmes décident » a appelé à une mobilisation européenne pour un avortement libre, gratuit, partout et pour toutes. Ce jour-là, plusieurs centaines de personnes ont défilé dans les rues de la capitale bretonne. Deux jours plus tôt, trois associations féministes rennaises se sont réunies autour de la question « Avortement : un droit acquis ? ». À l'unanimité, la réponse est non. « Les luttes d'hier restent un enjeu actuel. Ce n'est pas un droit acquis. C'est un droit conquis. Sinon, ce serait faire l'impasse sur toute la conflictualité de la question, avant et après la loi Veil qui n'est pas le début ni la fin de l'histoire », souligne Justine Caurant, d'Histoire du féminisme à Rennes, qui passe en revue les nombreuses mobilisations rennaises, comme la création des antennes locales du Planning Familial, de Choisir ou encore du MLAC, qui ont précédé la légalisation de l'IVG, en 1975, promulguée au départ pour 5 ans. « Vous en connaissez

d'autres des lois avec une durée test ? », interroge Justine, qui replace également la loi dans son contexte : « Simone Veil est alors ministre de la Santé, ça a son importance. On donne à l'IVG une conception sanitaire et médicale. » Les conditions qui l'encadrent alors ne sont pas celles souhaitées par les féministes et il faudra renouveler les mobilisations pour obtenir le remboursement de cet acte en 1982, la création du délit d'entrave à l'IVG en 1993, la prolongation à 12 semaines de grossesse en 2001 (aujourd'hui, la volonté est d'augmenter le délai légal, sur les modèles anglais et hollandais, soit jusqu'à 24 semaines de grossesse), la gratuité pour toutes en 2013, la suppression de la notion de détresse en 2014 ou encore la suppression du délai de réflexion de 7 jours en 2016. Des dates rappelées par le Planning Familial 35 qui précise que les médecins possèdent encore en 2017 une double clause de conscience : « Ils en possèdent déjà une dans leur profession. Pourquoi en mettre une sur l'IVG en particulier ? » Celle-ci fait rage en Italie avec 70% des professionnel·le·s de la santé y ayant recours. Aujourd'hui encore le droit à l'avortement résulte de combats et de volontés de ne pas le voir restreint, face à la menace des anti-choix, mais surtout de le voir s'harmoniser dans tous les pays d'Europe, en l'inscrivant dans la Charte européenne des droits fondamentaux.

■ MARINE COMBE

bref

BYE BYE IRÈNE

Une seule station, de la 2e ligne de métro devait porter le nom d'une femme. Irène Joliot-Curie, bd de Vitry, à Rennes. La référence (au lycée à côté) n'étant pas assez claire, il était plus fonctionnel de préciser « Joliot-Curie - Chateaubriant » (lycée, aussi). La maire de Rennes, Nathalie Appéré indique à Ouest France : « Nous sommes attentifs à féminiser les noms de l'espace public. » Ah, pas évident...

bref

bref

OCTOBRE ROSE

En octobre, l'accent est mis sur le dépistage du cancer du sein. L'occasion de parler de l'importance du sport pendant et après la maladie. C'est l'objet de la conférence « Activité physique adaptée & cancer », organisée le 5 octobre au Centre Eugène Marquis (qui organise des événements jusqu'au 17 octobre). Mais c'est aussi l'occasion de participer à la marche solidaire, La colombia, le 7 octobre, à 15h30.

bref

chiffre du mois

22/09

La Ville de Rennes a donné le coup de lancement de la Coupe du monde de football féminin, que la capitale bretonne accueillera en 2019.

chiffre du mois

le tweet du mois

La #PMA pour toutes, MAINTENANT. Ne laissons pas l'homophobie envahir la place publique, une nouvelle fois.

ADPH Génomparentalité / 13-09-2017

sur la toile

sur la toile

L'ACTU FÉMININE EST À SURPRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



NADÈGE NOISSETTE

ADJOINTE À LA VILLE DE RENNES, EN CHARGE DES APPROVISIONNEMENTS

Au niveau national, le 16 octobre représente une journée de lutte contre le gaspillage alimentaire. À Rennes, un Plan Alimentaire Durable, présenté en juin dernier, a été lancé à la rentrée, fixant trois objectifs pour 2020 : 20% de bio, 20% de denrées durables et 50% de réduction du gaspillage alimentaire dans les cantines scolaires.

Comment réduire le gaspillage alimentaire ?

On travaille autour de l'autonomie de l'enfant. Pour les entrées, ils se servent seuls, et pour le plat, ils peuvent dire s'ils ont une petite ou une grande faim. Pour cela, il y a tout un travail à faire sur l'accompagnement des agents. On a testé sur un petit panel d'écoles avant de le généraliser. Quand les agents sont super impliqués, on diminue de 50% déjà. Le gros travail aussi, qui n'est pas si simple, c'est comment j'adapte mes quantités dès la cuisine centrale pour qu'on produise un peu moins et qu'on adapte mieux aux envies des enfants. Des plats ne marchent pas. Comme les crudités. Les carottes, ça va, mais les choux rouges, betteraves, non. Parfois en mettant la sauce à côté, ça fonctionne mieux. C'est tout bête mais ce n'est pas si simple à mettre en œuvre. Ça demande une coordination nouvelle à mettre en place entre la cuisine centrale et les écoles.

Il y a des aliments jetés à la poubelle mais aussi qui restent dans les plats, quelle solution ?

On a trouvé une solution lors des grèves ou des événements un peu exceptionnels qui font que l'on reste avec des grosses quantités, grâce à Breizh Phoenix, qui travaille sur la question du don alimentaire dans la grande distribution. Pour des grosses quantités, ils se déplacent et nous aident à redistribuer. Mais sur les petites, ce n'est pas intéressant. Il faut qu'on arrive à trouver une solution soit en local, à côté de chaque école par exemple, soit une solution plus centrale comme une cuisine solidaire qui pourrait récupérer les plats et les proposer, re-cuisinés, le soir à des tarifs préférentiels. Ce sont des pistes comme ça que l'on creuse. Concrètement, on n'a pas encore trouvé la solution miracle mais on cherche. C'est hyper ouvert, si vous connaissez des porteurs de projet ou des gens intéressés par cette question là...!

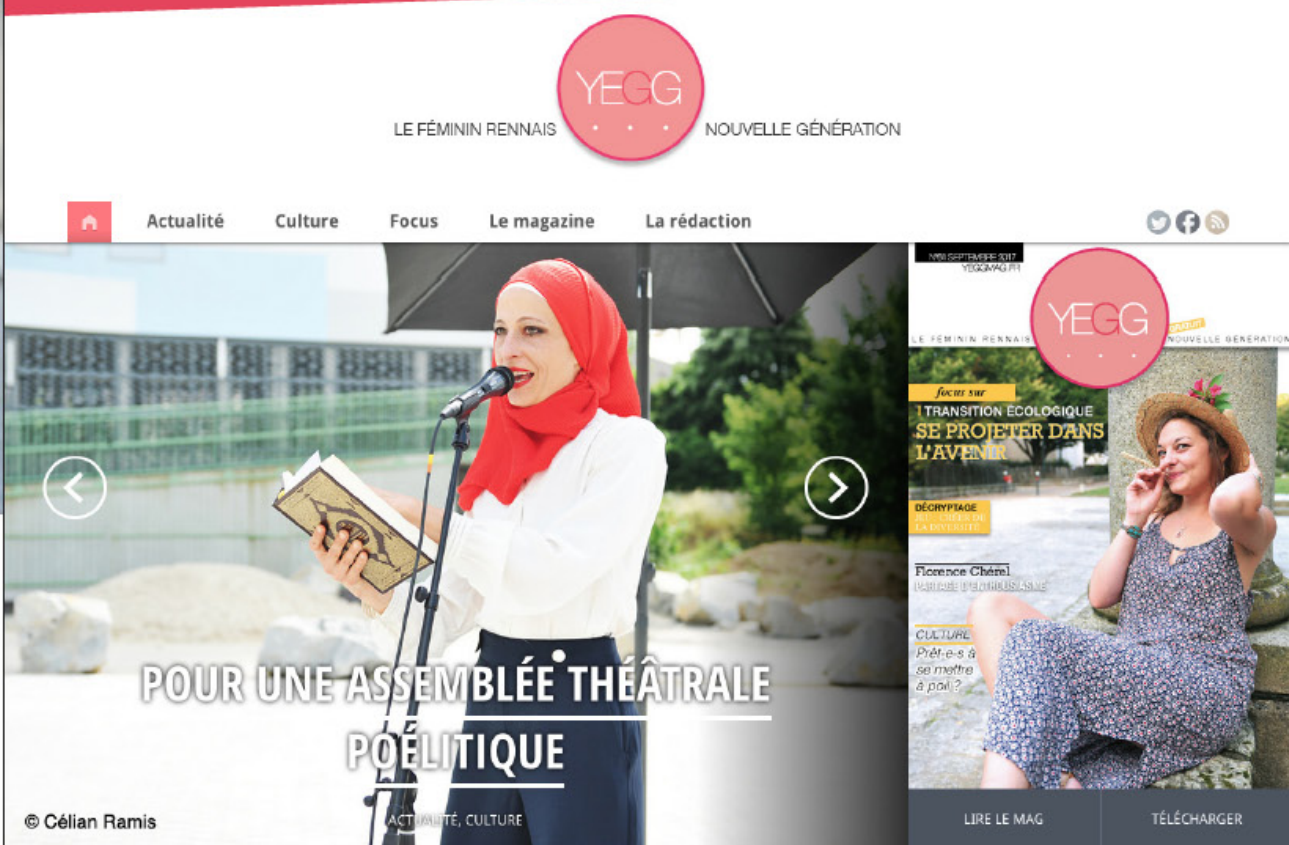
Qu'est-ce qui va être mis en place prochainement ?

À partir de janvier, on va passer à un repas végétarien par semaine. Le gaspillage et la viande sont deux moyens de travailler sur comment j'améliore la qualité de mes menus, en baissant l'impact environnemental et sans crever le budget. On vient de finir de construire des indicateurs d'émission de gaz à effet de serre, pour suivre l'impact de nos actions. On voit bien que les plats végétariens, c'est super intéressant ! Aussi, on voudrait mettre en place des « ambassadeurs du goût », des personnes spécifiquement formées au PAD, qui puissent être un relais auprès des enfants et de leurs collègues. Et on va lancer le 10 octobre, un conseil de l'alimentation avec des gens qui s'intéressent à la question. L'idée est continuer dans la démarche Fabrique citoyenne, avec des ateliers, pour réunir et faire le point, et peut-être trouver d'autres idées, pour avancer. ■ MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

L'entraide comme levier d'*Emancipation*

Parce qu'il faut des couilles pour diriger une boîte, l'entrepreneuriat est clairement associé à une image masculine. Une représentation fausse mais très imprégnée dans les mentalités, tant des hommes que des femmes. Ces dernières ne représentent encore que 30% des entrepreneur-e-s en France. En dépit de la progression de ce chiffre au cours de ces dernières années et des incitations gouvernementales – plan pour l'entrepreneuriat féminin lancé en 2013 – les difficultés persistent. Des réseaux de femmes entrepreneures se tissent alors pour y répondre, privilégiant l'entraide et le partage. C'est sur ces valeurs que se lance le programme Caravelle, en octobre 2017, en Ile-de-France, en Aquitaine et en Bretagne, destinée aux femmes entreprenant dans le domaine de l'Économie Sociale et Solidaire.



Favoriser l'empowerment des femmes

Depuis l'enfance, les petites filles entendent dire qu'elles doivent être douces, gentilles, maternantes, au service des autres et discrètes. En grandissant, elles intègrent que certains postes, comme ceux d'ingénieurs, de scientifiques ou encore de chefs d'entreprise, incombent aux hommes. Rares sont les modèles féminins à qui elles peuvent alors s'identifier. Et quand on dresse le portrait de la femme d'affaires, l'image ne fait pas rêver : elle est stricte, froide, blanche, bourgeoise, peut-être fille de, centrée uniquement sur sa vie professionnelle, incapable de nouer des relations amicales avec les autres femmes. Pourquoi ? Parce qu'elle doit adopter les codes de la masculinité et redoubler d'effort pour prouver ses capacités et être acceptée. Un tas de conneries parfaitement contre-productif qui part d'une base réelle, celle d'une société sexiste dans laquelle les femmes n'ont pas vraiment leur place. Pourtant, aujourd'hui, les choses bougent et une nouvelle génération émerge : celle qui choisit son émancipation.

« Toute femme peut devenir une femme extraordinaire. Pour avoir votre part de chance, saisissez-la ! Il faut prendre la liberté d'entreprendre ! À vous d'organiser votre temps. La clé, c'est l'audace et la confiance en soi. Se sentir légitime, c'est important. On apprend en marchant. » Ce sont les mots que la présidente d'Entreprendre ensemble, Daisy Dourdet, a adressés à l'assemblée présente lors du colloque « Réinventer le développement grâce à la diversité », qui se déroulait le 19 mai dernier, à l'École nationale supérieure de chimie de Rennes. Pour la table ronde « Entreprendre au féminin », elle était accompagnée de Céline Domino, créatrice du fait-main et membre du réseau Femmes de Bretagne, et de Michaela Langer, présidente de Triskem International. Ensemble, elles ont pointé les difficultés auxquelles la majorité des femmes font face lorsque l'envie d'entreprendre les traverse et les ont aussitôt balayé du revers de la main. « Les réseaux féminins s'adressent particulièrement à celles qui se sentent menacées par les assignations de genre. Là, elles parlent entre elles de leurs vies personnelles et de leurs vies professionnelles qui s'entremêlent. », souligne Céline Domino, qui note également que « les femmes sont souvent sur l'idée de créer leur emploi. Beaucoup restent des porteuses de projet pendant très longtemps. Il y a parfois l'idée que quand on gère plusieurs salarié-

e-s, on a moins de temps qualitatif avec ses enfants, sa famille. » Pour Michaela Langer, c'est une question de choix et d'organisation : « J'ai un emploi du temps qui déborde. J'adore ce que je fais et je passe beaucoup de temps avec mes enfants. Ils sont heureux parce que je suis heureuse et ça se voit quand on est ensemble. Mais j'ai aussi envie d'aller plus loin avec mon entreprise, de grandir avec et que mes collaborateurs-trices soient également épanouie-s. Il faut vraiment croire en ce que l'on fait, c'est vraiment essentiel, et oser. »

Un discours que cautionne totalement Daisy Dourdet qui soulève alors la problématique du rapport à l'argent : « Les femmes se sous-estiment. Encore une fois, il y a cette question du manque de confiance. On n'ose pas gagner d'argent. Pourquoi une femme aurait une petite entreprise ? Pourquoi n'aurait-elle pas d'ambition ? En entreprenant, on crée de la richesse, on fait vivre des salarié-e-s, il y a une redistribution des profits. Il ne faut pas avoir honte de gagner de l'argent, de vouloir gagner de l'argent et de créer de la richesse. » Les trois entrepreneuses en viennent alors au fond du problème. Au-delà de l'éducation genrée que l'on reçoit dès la petite enfance – ne poussant pas les petites filles à oser – le manque de représentation féminine dans le monde des costards-cravates influe

sur les individus, notamment les femmes qui ne se sentent alors pas légitimes à se lancer. Pour la fondatrice d'Entreprendre ensemble, « il faut montrer des femmes qui ont commencé de zéro, qui sont parties de rien et qui ont tout construit. Et il faut arrêter de prendre en exemple le peu d'entreprises dirigées par des femmes au CAC 40 ». Ou faire les deux, puisque c'est dans la multiplicité des exemples et des parcours que les femmes pourront s'identifier. Les problématiques relatives lors de la table ronde ne concernant pas uniquement le secteur de l'entrepreneuriat mais bel et bien l'ensemble des domaines encore principalement occupés par les hommes.

LA PARITÉ, ÇA RAPPORTE

Nathalie Mousselon est présidente du Comité Diversité de l'association Ingénieurs et scientifiques de France – à l'initiative du colloque organisé à Rennes – et le dit avec conviction : « L'étude MC KINSEY The power of parity estime la perte de richesse mondiale due aux inégalités entre les sexes à 28 milliards de dollars. Les femmes peuvent être la clé du redressement économique ! » (lire 3 questions à Nathalie Mousselon – YEGG#59 – Juin 2017). Sans surprise, les femmes ont leur place à prendre dans l'économie mondiale, tous secteurs confondus et tous postes confondus. Dans un article daté du 1er octobre 2017, publié sur le site du Monde Afrique, Elisabeth Medou Badang, la première femme Africaine à prendre la tête d'une multinationale au Cameroun (Orange), prône la pa-

rité femmes-hommes, dans le secteur privé. « Les femmes représentent 50% de la population et nous avons autant de capacités intellectuelles que les hommes. Pourquoi le monde, et l'Afrique, se priverait de la moitié de ses cerveaux ? (...) Des études ont démontré que si on donnait aux femmes autant d'opportunités qu'aux hommes, le monde pourrait accroître ses richesses de plus de 20% ! », déclare celle qui s'est rendu au premier sommet « Women in Africa » du 25 au 27 septembre, organisé au Maroc. Pour partager son expérience aux côtés de plus de 300 entrepreneuses venues échanger à Marrakech autour de la thématique « Investir pour une meilleure gouvernance avec les femmes africaines ». Un peu sur le même principe que le « Women's forum », qui s'est déroulé l'an dernier en France, à Deauville (ce que montre la réalisatrice Tonie Marshall dans son nouveau film *Numéro Une*, au cinéma le 11 octobre – lire « Tonie Marshall contre le sexisme des hautes sphères du CAC 40, yeggmag.fr, 27 septembre 2017), et qui réunit chaque année depuis 12 ans des scientifiques, décideurs-euses et chef-fe-s d'entreprise, dans l'optique de renforcer la représentativité des femmes et inciter à la mixité femmes-hommes.

ÉDUCATION À LA PARITÉ ET NON À LA PRÉCARITÉ

Pour Elisabeth Medou Badang, il est primordial de casser les stéréotypes entre les filles et les garçons, dès l'enfance, à travers la cellule familiale et l'éducation, en laquelle elle croit profondément. Parce que les inégalités font partie intégrante de





© CÉLIAN RAMIS

la culture mondiale. Isabelle Guegeun, cofondatrice de la SCOP bretonne Perfegal, constate qu'aujourd'hui encore la résistance des mentalités se confronte au cadre législatif. « *Des lois pour la parité dans les organisations, l'égalité salariale, les quotas en politique, etc. on en a. Mais il est compliqué de passer de la loi à la culture. Il est important de parler et de cultiver l'égalité hommes-femmes.* », souligne-t-elle. L'Éducation Nationale ne fait pas exception : « *Les enseignant-e-s sont assez réfractaires en général à se former. Alors les former à cette thématique... Prenez l'exemple de l'écriture inclusive, ça va changer leurs habitudes donc ils ne trouvent pas ça bien. Mais attention, il y a des gens convaincus dans ce secteur et il ne faut pas tout leur mettre sur le dos. Dans notre travail, on essaye de démontrer par des chiffres et des exemples concrets plutôt que de culpabiliser. Mais je le redis, ce n'est pas que dans l'Education Nationale. On explique la même chose aux élue-s, il faut être pédagogique. C'est un ensemble qu'il faut faire évoluer !* » L'ensemble d'un système sexiste que l'on intègre dès la petite enfance.

La société bouge lentement et l'État peine à forcer l'évolution des mentalités, même s'il reconnaît aujourd'hui, à force de batailles féministes espérons-le, l'importance de l'intégration des femmes dans le monde économique. Pourtant, ces dernières, toujours les principales victimes des crises, sont les plus visées par la précarité, tandis qu'elles sont majoritairement plus diplômées que les hommes

(72% des femmes sont de niveau Bac+5 à doctorat contre 62% des hommes, en moyenne). En 2013, le ministère en charge des Droits des femmes, le ministère de l'Éducation Nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, et le ministère délégué chargé des PME, de l'Innovation et de l'Économie numérique lancent le plan « *Entreprendre au féminin* », afin d'augmenter le nombre d'entreprises créées par les femmes. Trois ans plus tard, l'indice entrepreneurial – la part de Français-es étant ou ayant été dans une démarche entrepreneuriale – survole seulement les 27% pour les femmes.

L'ESS, TOUCHÉE PAR LES MÊMES DIFFICULTÉS ?

Et dans le secteur de l'Économie Sociale et Solidaire, le rapport est proche. Un tiers des femmes sont entrepreneures et deux tiers sont salariées. « *Il y a un vrai intérêt pour ce secteur mais les freins sont importants. Nous avons voulu comprendre ces freins avec l'étude Women'Act, pour pouvoir ensuite agir pour les résoudre.* », explique Joséphine Py, chargée du programme Caravelle pour l'association Empow'her. La structure, créée en 2011 par un groupe de jeunes constatant le contraste entre la précarité des activités entrepreneuriales des femmes rencontrées dans plusieurs pays du monde et le potentiel économique qu'elles représentent, se base sur des chiffres révélateurs de la problématique : 66% des employés du secteur sont des femmes, 45% sont à temps partiel et l'écart de rémunération entre les femmes et les

hommes s'élève à 20%.

Environ 30% seulement de femmes entrepreneures. Souvent dans des domaines plutôt genrés, comme les services sociaux et la santé. Ainsi, entre octobre 2016 et janvier 2017, Empow'her décide d'enquêter auprès de 100 entrepreneur-e-s sociaux intervenant sur le territoire français. Et le résultat n'a rien de surprenant : plus de la moitié des femmes interrogées considèrent qu'il est plus difficile d'entreprendre en étant une femme. Et si les hommes font également face à des difficultés liées au financement des structures naissantes, les porteuses de projet mettent cependant plus de temps à se rémunérer (53% des hommes disent avoir mis moins d'un an contre 38% seulement de femmes). Mais ce qui ressort fortement du côté de la gent féminine, c'est la difficulté à assumer une posture entrepreneuriale. Là encore, les chiffres sont criants de vérité : 58% des femmes indiquent manquer de confiance en elles, particulièrement lors de la phase de lancement, 53% indiquent que le manque de légitimité a un impact sur leur capacité à se projeter et 72% considèrent que des attitudes stéréotypées et dévalorisantes, de la part de leurs interlocuteurs comme de leurs entourages, participent à la difficulté à être une femme entrepreneure. « *Women'Act* » révèle alors l'importance

de l'accompagnement de ces femmes et de leur intérêt à se regrouper dans des réseaux.

CARAVELLE : ASSUMER SON LEADERSHIP

C'est bien ce qui sera donc proposé via le programme Caravelle, lancé en ce mois d'octobre avec la première promotion, composé de 25 créatrices – soit en cours de lancement, soit en activité depuis moins de deux ans – réparties sur trois régions : l'Île de France, l'Aquitaine et la Bretagne. « *Ce sont trois zones dans lesquelles l'ESS est bien implantée. Il y a des besoins sociaux et environnementaux importants. Nous travaillons pour ce programme avec le Mouves - Mouvement des entrepreneurs sociaux - qui était déjà bien intégré en Île de France et en Aquitaine. Et pour la Bretagne, nous collaborons avec Entreprendre au féminin. Mais l'idée est de s'étendre et que Caravelle devienne un programme national en 2018.* », explique Joséphine Py. Sur 6 mois, dans un premier temps pour la première session, puis sur 10 mois pour les suivantes, les participantes bénéficieront de 3 séminaires de trois jours, où elles seront réunies et coachées par des expert-e-s en leadership, ainsi que d'un mentorat, grâce à un principe de marra-

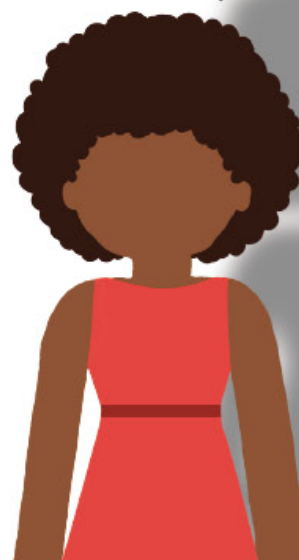
nage. « *On voit bien que beaucoup de femmes ont*

ÊTRE QUI ON A ENVIE D'ÊTRE !

On sait l'importance des représentations dans le processus d'identification. Voilà pourquoi on est toujours ravi-e-s à la rédaction de voir

fleurir les ouvrages retraçant l'Histoire à travers les figures féminines, trop souvent oubliées des manuels scolaires mais aussi des séries, films, livres, jeux, etc. On aime feuilleter *Les culottées*, ces deux tomes d'histoires illustrées par Pénélope Bagieu, les biographies des éditions Steinkis, ou encore l'abécédaire de Marilyn Degrenne et Florette benoit –

toutes deux rennaises – *L'ABC...Z des héroïnes*. Parce qu'on y découvre une tonne de femmes qui n'ont peut-être pas marqué ces Messieurs les historiens mais qui ont été directrices de leur vie et se sont affranchies des assignations de genre. Elles ont pu être exploratrices, aventurières, chercheuses, militantes, présidentes, boulangères, écrivaines, artistes... bref, elles ont pu être qui elles avaient envie d'être. Récemment, Elena Favili et Francesca Cavallo ont publié *Histoires du soir pour filles rebelles*, un livre jeunesse destiné à inspirer les jeunes filles (et les jeunes garçons) en leur proposant d'autres modèles que celui de la princesse, de la mère de famille ou de la travailleuse sociale. Parce que les femmes méritent d'avoir les mêmes possibilités et opportunités que les hommes.



des projets. Alors oui, elles sont de plus en plus nombreuses à s'installer, ça avance, heureusement, mais doucement. Et même quand elles ont réussi, le problème de la légitimité reste récurrent. L'idée est donc de leur proposer un accompagnement collectif afin de créer des synergies entre les femmes et de constituer une communauté qui s'entraide. Mais c'est aussi de leur proposer des rencontres inspirantes avec des femmes qui ont plusieurs années d'expérience et qui pourront témoigner de leurs parcours. Les marraines seront formées également au mentorat. », développe la chargée du programme. Au-delà de l'empowerment de ces créatrices, l'objectif est aussi de constituer une « équipe » de figures modèles. La réflexion est logique : plus on voit des exemples féminins de réussite, plus le processus d'identification s'opère. « Avec Caravelle, on veut mettre en place des outils de sensibilisation, comme une newsletter portée par les entrepreneures sociales ou des vidéos inspirantes. », conclut Joséphine.

DES PARCOURS DIFFÉRENTS

Parce que l'image unique du modèle de réussite fait froid dans le dos. Dure, carriériste aux dents longues, souvent issue d'un milieu bourgeois, peut-être même fille de ou femme de et dans tous les cas mauvaise mère... Cette représentation va à l'encontre d'une démarche encourageante. La multiplicité des profils et des parcours a une importance capitale. Parce que toutes les femmes ne sont pas éduquées de la même manière, ne

sont pas issues des mêmes milieux sociaux, n'ont pas les mêmes origines, les mêmes âges et les mêmes vécus et expériences. « J'ai toujours voulu lancer mon entreprise, le monde du salariat ne me convenant pas totalement. Mais je ne viens pas d'une famille d'entrepreneurs et forcément, c'est compliqué de vouloir plus grand. Tu te heurtes aux peurs des autres finalement. », confie Nathalie Le Merour, une des trois participantes brétilliennes du programme. Après des études de langues en LEA, elle part en Erasmus pour 6 mois en Angleterre et reste en fin de compte 8 ans au sein d'une entreprise de formation. Elle revient en 2012 à Rennes et intègre une start-up, en qualité de cheffe de projet en communication digitale. À 35 ans, elle quitte son emploi et se lance dans la création de sa société, Bynath. « À la base, je voulais faire des études de stylisme, et cette envie est restée. Mais être styliste sans cause derrière, je n'en trouve pas le sens. », souligne-t-elle. Ainsi, après avoir dessiné les croquis à la main, elle a réalisé sur logiciels une collection végane et éthique de tee-shirts et sweat-shirts. Une partie des fonds récoltés permettront « de financer des associations de protection des animaux et des minorités en général ». La première campagne, qui devrait débiter très prochainement, passera par un financement participatif, dont une partie de l'argent sera reversée à La Ferme des Rescapés, située à Cassagnes dans le Lot (46).

Lorsqu'elle tombe sur le questionnaire de candida-



© CÉLIAN RAMIS

ture de Caravelle, Nathalie n'hésite pas. Mais se dit qu'elle ne sera pas sélectionnée. Pourtant, elle est invitée à se présenter devant le jury : « J'ai été un peu secouée pendant l'entretien. Le jury me parlait de philanthropie, ça m'a fait réfléchir. Pourtant, je sais qu'un autre modèle économique est possible, ça marche en Belgique, en Suède ou aux USA où certaines structures reversent leurs bénéfices à autrui. » De son côté, Emmanuelle Dubois engage elle aussi une reconversion professionnelle, en lançant à 37 ans sa structure, Débrouillarts, après avoir étudié les arts plastiques à l'université, puis aux Beaux-Arts de Rennes, et travaillé comme assistante marketing, puis chargée de communication auprès de la Maison de la Consommation et de l'Environnement (lire focus « La seconde vie des déchets » - YEGG#60 - Juillet/Août 2017). « Aujourd'hui, je fais une activité qui me plaît donc ce n'est pas très compliqué pour moi de m'y sentir à l'aise, ce qui n'a pas toujours été le cas par le passé. », explique-t-elle.

ÊTRE ENCORE PLUS À L'AISE

Ce qui l'intéresse principalement dans le programme, ce sont les rencontres et échanges avec les autres professionnelles. Le partage d'expériences, ça lui parle, même sur les sujets qui ne sont pas problématiques pour elle : « Par exemple, c'est intéressant d'entendre les conseils sur la conciliation entre vie professionnelle et vie familiale. Je ne veux pas dénigrer les hommes, loin de là, mais beaucoup de femmes doivent gérer

les deux. Moi, j'ai la chance d'être dans un couple assez paritaire sur la répartition des tâches ménagères, sur l'éducation des enfants, qui en plus commencent à être grands, donc sont autonomes. Mais je trouve ça quand même important de voir comment ça se passe pour les autres et de pouvoir échanger des astuces pour gérer les choses sans se prendre la tête. » Sans se fixer d'objectifs précis au sein de Caravelle, Emmanuelle tend quand même à obtenir quelques clés vis-à-vis de la posture. La confiance en elle ne lui fait pas défaut mais elle constate encore quelques blocages. Face à celles et ceux qui ont un statut « plus élevé ». Les élu-e-s, par exemple. Même si elle n'a pas eu encore l'occasion de travailler avec elles/eux, elle a noté sa timidité à entrer en contact, simplement pour se présenter, se faire connaître. « Lors de l'inauguration de La Belle Déchette, certains étaient présents. Mais je n'ose pas aller vers eux. Je débute dans l'entrepreneuriat et je n'ai pas assez d'expérience pour être suffisamment à l'aise. », précise-t-elle.

Pourtant, lorsqu'elle travaillait dans le marketing, elle devait régulièrement faire des présentations devant un parterre de commerciaux. Elle se souvient d'un exercice stressant mais motivant : « Les dirigeants étaient surpris parce que je n'étais pas obligée. Il faut reconnaître que les femmes sont moins écoutées et qu'elles sont plus souvent cantonnées au rôle d'assistantes qu'envisagées comme forces de proposition. Ça m'a donné en-



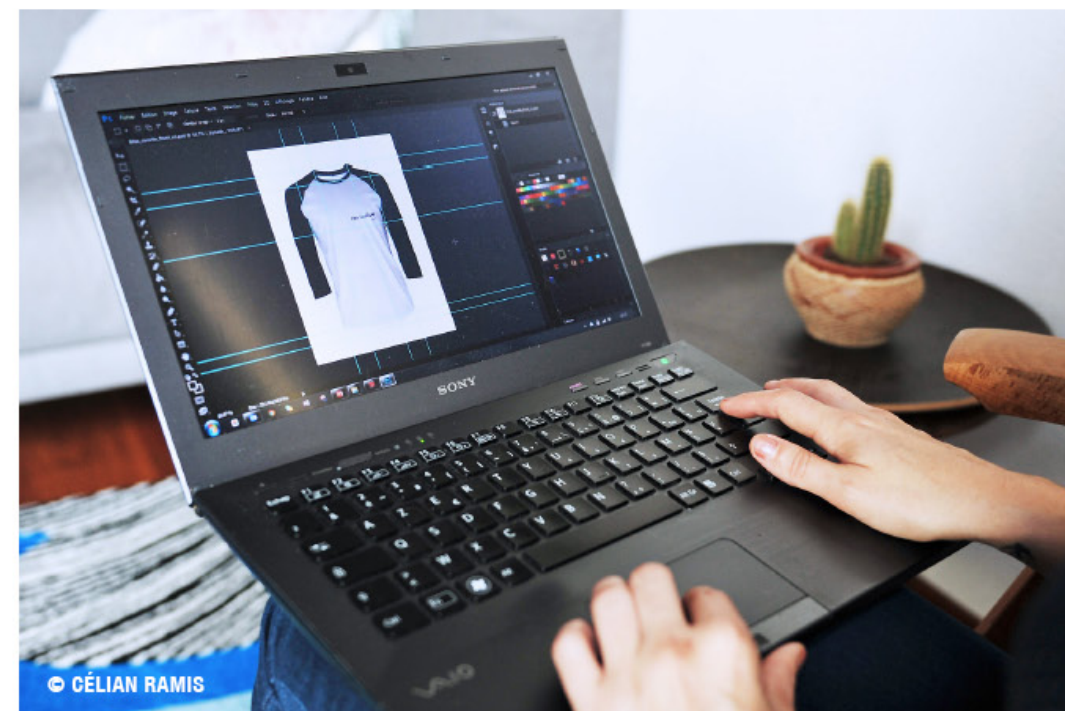
vie de leur montrer que non, on n'est pas que des assistantes. » Ce qu'elle attend, en quelques mots, c'est d'apprendre à montrer que l'on est sûre de soi. Parler clairement sans bégayer, ne pas chercher ses mots et avoir un discours clair. En gros, ne pas se laisser envahir, et ne pas laisser transparaître, le stress et les sources de ce stress. « C'est vrai que les hommes ont tendance à en imposer davantage. Je ne sais pas à quoi c'est dû... Une prestance naturelle, une voix qui impose. En tout cas, ils ont peut-être moins de freins. Là où nous, on a tendance à réfléchir 15 fois trop avant de se lancer. Les femmes, quand elles présentent leurs projets, on sent qu'elles dévoilent quelque chose d'important pour elles. Personnellement, dans ma carrière, je n'ai pas souffert de sexisme mais quand on voit qu'à Rennes, il y a beaucoup d'initiatives pour les femmes entrepreneurs, on se dit que c'est parce qu'il existe réellement une inégalité quelque part. », ajoute Nathalie Le Merour, enthousiaste à l'idée de pouvoir se nourrir des conseils des unes et des autres.

TORDRE LE COU AUX CLICHÉS

Anne-Carole Tanguy, avocate d'affaires à Rennes, membre d'Entreprendre au féminin et dès à présent marraine dans le programme d'Empowher, le confirme : les inégalités entre les femmes et les hommes subsistent, même si une lente progression

positive est à noter. Pour elle, Caravelle est symptomatique de l'évolution de la société. « Aux commandes là-haut, ils sont paumés et ils freinent des quatre fers alors que la génération suivante arrive. Les deux doivent être ensemble. Personnellement, je suis ravie d'avoir l'occasion de pouvoir rencontrer des jeunes femmes avec des profils différents, enrichissants, qui sont l'avenir et qui m'ouvrent sur le monde d'aujourd'hui et de demain, celui dans lequel ma fille grandit. », déclare-t-elle. Et dans ce monde, c'est la diversité et la complémentarité qui doivent être brandies en priorité. Sur le papier, ça fonctionne mais dans la réalité, les mentalités n'avancent pas à vive allure, se butant aux éternels préjugés sexistes.

Pour l'avocate, pas de secret : « La posture ne se travaille pas consciemment, elle vient avec l'expérience. On remarque justement qu'au fil de l'expérience, on nous prend moins pour des petites secrétaires. Pour moi, la question est de se sentir vraiment légitime, c'est là dessus qu'il faut travailler. » Si les clichés constituent des freins au lancement du projet, Isabelle Gueguen, marraine également dans le programme, identifie aussi les difficultés liées à des tabous qu'il est urgent de briser. Les femmes sont discriminées dans le monde du travail et l'image, aussi inconsciente soit-elle, de celles qui réussissent sont souvent connotées de



manière négative. « Il y a encore des témoignages choquants ! Je discutais avec une femme de 35 ans l'autre jour, cadre supérieur, avec un enfant. En entretien, on lui a demandé si elle comptait avoir un deuxième enfant. On est en 2017 ! Dans mon parcours, lorsque je me suis installée, cela a entraîné mon modification de mon environnement, qui a réagi à mon nouveau statut. Et ça s'est soldé par une séparation alors qu'il était lui aussi entrepreneur. Mais il aurait voulu me voir avec un statut plus pépère. », confie la cofondatrice de Perfégal.

Les réactions sont diverses, selon les individus, mais il est certain que la question de l'équilibre, que l'on voudrait nous vendre comme naturel, se pose, parce qu'il touche à l'émancipation des femmes : « C'est un sujet qui ébranle la société parce qu'on parle là du partage du pouvoir ! Mais ce qui est bien, c'est que le sujet est investi par la politique, même si le monde politique reste encore bien machiste. Mais au moins, on en parle. » En attendant l'évolution de la société en matière d'égalité femmes-hommes, Isabelle Gueguen préconise la libération de la parole et l'accompagnement de celles qui font le choix d'entreprendre. « Souvent, les personnes qui se lancent n'osent pas parler de

leur projet parce qu'on répand l'idée qu'on pourrait se faire piquer ce projet. Mais je pense qu'au contraire, il ne faut pas avoir peur d'être dans le relationnel, de discuter de ses idées et de créer des réseaux. Il y a suffisamment de maillage sur le territoire et nous avons la chance en Bretagne d'avoir un réseau qui accompagne l'émergence des projets avec Entreprendre au féminin. Il faut savoir s'en saisir, se faire accompagner, ne pas avoir peur de gagner de l'argent, oser et assumer. », s'exclame-t-elle, en conclusion.

L'émancipation des femmes passe donc par la capacité à croire en elles, la notion d'empowerment est capitale et ne peut se faire qu'à travers une juste représentation des profils et des parcours. Montrer qu'ils sont pluriels, variés, teintés d'échecs peut-être avant de parvenir à des réussites et qu'il n'y a pas une voie unique. Que chacune est libre de composer en fonction de ses codes, convictions, envies et besoins aussi bien sa vie personnelle que sa vie professionnelle. Comme elle l'entend, quand elle l'entend. Libre de faire ses choix. D'entreprendre ou pas.



© CÉLIAN RAMIS

NE PAS PASSER L'ÉPONGE SUR LES INÉGALITÉS !

Le 29 septembre, à la Maison de quartier Villejean, Audrey Gondallier a inauguré la saison des 3 petits poings – association d'éducation populaire - avec sa conférence gesticulée « Y a qu'à faut qu'on », pointant les dysfonctionnements d'une société qui invisibilise les inégalités qui se creusent davantage.

Les mots ont un sens. Pour dire, être compris-e, dialoguer, partager, dénoncer... Ou manipuler. « Le vocabulaire n'est pas anodin et on lisse le langage. L'état d'urgence par exemple. Il légitime les gardes à vue prolongées, les restrictions de liberté, etc. tout ça pour nous protéger. Mais dans le contexte actuel, c'est une aberration ce terme puisqu'il ne répond ni au chômage, ni aux violences conjugales, ni à la radicalisation, etc. », explique Audrey Gondallier quelques heures avant de présenter « Y a qu'à faut qu'on », la conférence gesticulée dans laquelle elle pointe les stratégies linguistiques des politiques, visant à dissimuler les inégalités existantes. Ainsi, elle note que durant la majeure partie du XXe siècle, on parle de lutte contre le racisme, avant d'opter dans les années 90 pour l'appellation plus floue, à connotation juridique, de « discrimination ». On parlera ensuite

d'intégration, de discrimination positive, d'égalité des chances, de diversité et enfin, depuis un an, de valeurs de la République. Des mots fourre-tout qui finalement « effacent tous les problèmes et invisibilisent les inégalités structurelles comme les féminicides, les crimes racistes, etc. » George Orwell avait vu juste, la novlangue est d'une efficacité redoutable de par sa capacité à bloquer tout début de critique de l'État. « C'est vrai, qui a envie d'être contre l'égalité des chances ? La loi pour l'égalité des chances, en 2005/2006, c'est le CPE, rappelons-le ! Ça n'a pas eu lieu mais il y avait d'autres choses, comme la mise en place du service civique. C'est bien ça le service civique, c'est un bon engagement. Ça, c'est une super « valeur de la République ». Pas comme les manifestations. Non non, ça, c'est pas bien. Quand j'entends « valeurs de la République »,

j'entends « insère toi bien sinon ça va être compliqué pour toi » ! », ironise-t-elle, amère.

MOTIVÉE PAR SON EXPÉRIENCE

Elle n'est experte de rien. Simplement de sa vie. Son nom de famille est à particule. « Entre gens de gauche », elle n'utilise que Gondallier. « Je suis fille de militaire. Et ça, depuis Napoléon... Chaud ! Mon père, comme tout militaire, est d'extrême droite, plaisante Audrey. Il a épousé ma mère, une roturière, fille de... cheminots ! De la CGT, en plus ! Alors autant dire que c'était intéressant les débats politiques à la maison. Mais ça m'a construite. » En 2005, elle a 17 ans. En allumant la télé, elle apprend le décès de Zyed Benna et Bouna Traoré, électrocutés dans un poste EDF où ils se sont réfugiés en essayant d'échapper à des policiers. « J'ai voulu essayer de comprendre l'origine des privilèges et des discriminations. », poursuit-elle. À cette époque, l'école est fâchée avec elle et elle le lui rend bien. Elle s'engage dans le milieu associatif et suit une formation, auprès de la fédération Léo Lagrange, « Démocratie et courage », visant à intervenir en milieu scolaire pour lutter contre les inégalités : « Ce mouvement est né en Allemagne, à la fin des années 90, à la suite de manifestations de néonazis. Et il est arrivé en Picardie, en 2002, dans le contexte des élections présidentielles. Les choses ne se font pas par hasard. » Au fil des années, elle réalise à quel point les discours racistes, notamment, sont ancrés dans les esprits des jeunes par endroit. Et à quel point il est difficile de déconstruire ces idées. Surtout lorsque, faute de financements et d'engagement de l'État, des collectivités territoriales ainsi que des associations, le programme ne prévoit qu'une seule visite par établissement. La lutte contre les « discris », c'est bien, mais en surface. Et sur le papier, elle s'aperçoit bientôt qu'au travail, les inégalités commencent dès la fiche de paie. « J'ai réalisé les écarts de salaire entre les femmes et les hommes. Merde, quand même ! Je me suis alors syndiquée et je me suis intéressée aux inégalités sur le terrain du milieu du travail. En milieu associatif, moins de 3% des gens sont syndiqués. C'est moins que la moyenne. Les assos doivent mener les batailles ! Aujourd'hui, c'est 230 000 postes concernés par le gel des contrats aidés. Les assos doivent être solidaires de lutte contre la loi Travail mais il faut également mettre sur le tapis les inégalités sur le salaire, sur les prises de postes à responsabilité, sur la parité ou encore sur la souffrance au travail ! », s'insurge-t-elle.

FAIRE SA PROPRE VAISSELLE

Ce qu'elle dénonce entre les lignes, c'est l'écart entre le discours et les actes. Ce qu'elle prône, c'est de balayer devant sa porte. Ou de commencer par faire la vaisselle avant de dire aux autres comment faire la révolution. Parce que la vaisselle tient une part importante dans la vie d'Audrey, qui s'amuse d'ailleurs à distribuer des éponges aux gagnant-e-s des QCM et des quizz qu'elle propose au long de sa conférence gesticulée : « J'ai trois anecdotes avec la vaisselle. La première, au parc Astérix. Je faisais la plonge. Là où on place tous les gens qui ne sont pas qualifiés, comme moi qui n'ai que le Bac, et qui jamais n'auront de reconnaissance. La deuxième, lors d'un mariage. Dans la famille de mon père. Les discussions politiques démarrent, je m'énerve. Ma tante me dit que pour me calmer, je me ferais mieux d'aller faire la vaisselle. Et la troisième, en Côte d'Ivoire, en 2013. Il y avait des ivoirien-ne-s, des français-es et des allemand-e-s et on discutait des inégalités. Au bout d'un moment, les femmes regardaient l'heure, elles sont parties au fur et à mesure, faire la vaisselle. Les hommes ont continué de parler des inégalités femmes-hommes, sans elles. »

Et cette aberration, de l'absence des personnes concernées, sera illustrée lors de la soirée. Parce que la conférence sera interrompue par l'intervention d'une femme noire, violemment heurtée – comme les personnes l'accompagnant – par les propos de la gesticulante qui retrace les luttes contre le racisme en France, seulement depuis 1927 (création de la LICRA). Pour l'auditrice, le manque de précision, les maladresses et erreurs de l'exposé participent au système raciste de notre société : « C'est un point de vue situé. On parle des luttes en France mais de quelle France ? La France hexagonale ? Peut-être qu'on pourrait avoir des exemples des personnes concernées. » L'expression de son ressenti agace une partie de l'auditoire quasiment intégralement blanc, qui se sent agressé, comme certains hommes lorsque l'on parle du sexisme. Preuve que l'on peut être de gauche et incapables d'écouter et d'entendre sans juger les personnes se sentant discriminées. Après un débat animé, Audrey Gondallier conclura : « Les mots sont importants, situés et beaucoup instaurés par des blancs. Je ne veux heurter personne et je m'excuse de l'avoir fait. Je vous invite à venir me voir pour que l'on construise l'atelier de demain ensemble. » Une invitation acceptée dans la bonne humeur et l'émotion d'être pris-es en compte.

I MARINE COMBE

bref

PILOT FISHES EN SOLO

La compagnie Pilot Fishes, c'est le duo Alina Bilokon et Léa Rault. Les 11 et 12 octobre, c'est en solo qu'elles s'illustreront au Triangle. La 1ère avec *almanac*, fondé sur des superstitions, des sagesses populaires et des symboles ethniques. La 2e avec *C'est confidentiel*, qui passe en revue les modes de résistances et de luttes qui ont défié ou défient l'autorité. Deux créations danse, musique et texte.

chiffre

du

mois

14e

édition du festival Court-métrage se déroule du 18 au 22 octobre, au ciné-TNB de Rennes, autour du thème « Être ou ne pas être artificiel ».

chiffre

du

mois

yegg aime la céramique

SALON «RETOUR SUR TERRES»

13-15 octobre 2017 / Château des Pères, à Piré-sur-Seiche

bref

À DOS DE SOURIS

Le 18 octobre, la Péniche Spectacle de Rennes accueille Cécile Bergame pour trois représentations de 30 minutes, dédiées aux enfants de 1 à 3 ans, de son spectacle *Sur le dos d'une souris*. Sur son tapis, en compagnie de la petite rongeuse, la conteuse mêle récits oniriques, comptines et jeux de doigts pour raconter, avec finesse, l'histoire du tout-petit qui grandit et s'éloigne petit à petit de ses parents. Trois représentations : 10h, 11h et 17h.

bref

à

l'

affiche

à

l'

affiche

L'ÉQUIPE DE YEGG VA ÉCOUTER DE L'ACCORDÉON AU GRAND SOUFFLET

MOUVEMENTS DU CORPS

« Le vêtement, prothèse du corps humain », c'est le thème qu'Electroni(k) a choisi de développer sous la forme d'un workshop, animé à l'Hôtel Pasteur les 23 et 24 septembre et dont les prototypes seront dévoilés lors de la Nuit Textiles 2.0, le 12 octobre au Diapason de Rennes.



© CÉLIAN RAMIS

« La fonction première d'un vêtement est de nous protéger des éléments, de la chaleur, du froid, du vent et de couvrir notre corps.

La mode a cela d'extraordinaire : elle a su transcender cette fonction. S'habiller est devenu un geste social (...) Nous avons la liberté et le pouvoir de nous l'approprier, de créer, à partir de ce qui nous est proposé, notre propre style et nos propres codes. », commente Johanna Dray, mannequin grandes tailles, dans son livre *Taille mannequin*. Ainsi, mode et innovations digitales se côtoient dans les créations qui se dévoilent en partie à la fin du premier workshop Textiles 2.0. « L'idée est de pouvoir parler du corps humain à travers le tissu, grâce à des ateliers sur le textile, ouverts à tous, même si ce sont principalement des étudiant-e-s de différentes écoles qui sont présent-e-s ici. », explique la designer Bérengère Amiot. Les participant-e-s ont eu accès deux jours durant à une matériothèque mais aussi à des accompagnant-e-s (designers, couturier-e-s, ingénieurs et makers).

« Un vêtement permet de se protéger mais aussi de

se dévoiler. Lors de la conférence de Florence Bost (designer textile, le 21 septembre, ndlr), nous avons retenu certains mots comme l'érotisme, la sensualité, l'émotion. », explique Anaïs Rospars, étudiante aux Beaux-Arts. Sans trop en dire, le groupe a imaginé une sorte de parade, résultant de la complicité entre deux personnes : « Pour que le mécanisme fonctionne, il faut qu'il y ait l'idée d'une séduction consentie et non pas subie. » Le vêtement est alors pensé comme un reflet du mouvement intérieur. Tout comme l'a envisagé le groupe dans lequel figure Lucie Pajot, également aux Beaux-Arts : « On est parties des battements du cœur pour créer un dispositif permettant d'extérioriser les émotions. » Et c'est bien là l'objectif de ce workshop qui voit s'inventer des prototypes capables de révéler, à travers les nouvelles technologies intégrées aux textiles, l'unité du corps, de l'esprit et du vêtement.

Trois autres workshops ont eu lieu pour préparer la Nuit Textiles 2.0, organisée le 12 octobre au Diapason, dans le cadre du festival Maintenant (10 - 15 octobre, à Rennes).

I MARINE COMBE

DEMAIN ET LES AUTRES JOURS
NOÉMIE LVOVSKY
 SEPTEMBRE 2017

Le film démarre comme une chronique d'une mère perdue sous les yeux de sa fille qui s'efforce de sauver les apparences et tenir à bout de bras cette mère un peu folle et en décalage avec la société qui l'entoure. Mais la mère et la fille s'aiment d'un amour un peu fou l'une sur l'autre. Elles veillent l'une sur l'autre. Assez vite la fiction s'imprègne de poésie avec cette chouette qui converse avec la jeune fille, faisant office de bonne fée rassurante. Si cette femme est fragile, elle n'en est que plus touchante dans sa perdition et son extravagance. Se succèdent de nombreuses scènes à la fois gênantes et émouvantes où cette mère, captivée par sa fille, se laisse aller à ses délires. Mathilde, âgée de 9 ans, se révèle alors être une jeune fille très débrouillarde et pleine d'imagination. Elle aussi décide consciemment d'être en marge et de répondre à son imaginaire par des actes peu cohérents et adaptés à la situation. Dans cette fable suspendue, à la fois merveilleuse et inquiétante on retrouve là les thématiques chères à Noémie Lvovsky, la maternité, l'enfance, la solitude et une mère à la dérive. La réalisatrice bannit de manière très assumée le côté terre à terre et le rationalisme sans pour autant esquiver le désarroi et la dérive de ses personnages. L'auteure interprète elle-même avec brio cette mère perdue et harcelée par ce monde trop conformiste. Une justesse dans ce registre qui la connaît bien. Un portrait de la folie féminine des plus réussis qui donne cette lumière et ce ton si singulier au film.

CÉLIAN RAMIS



Cd

MAIN GIRL EP
CHARLOTTE CARDIN
 SEPTEMBRE 2017

Charlotte Cardin, c'est une jeune artiste talentueuse venue tout droit du Canada. Un an après son premier EP, *Big Boy*, la chanteuse revient avec un nouveau mini album, intitulé *Main Girl*. Avec ses 8 titres, elle s'impose et envoie un message clair : il va falloir compter sur elle dans les années à venir. Elle est peut-être au début de sa carrière mais elle installe son style et balance avec maturité sa voix soul, qui n'est pas sans rappeler celle de la grande Amy Winehouse. Sur le titre phare « Main girl », elle nous embarque dans un rythme entraînant et rapidement addictif. On en redemande. Et elle nous cueille de son sensible et sensuel « Dirty dirty », sur lequel on s'abandonne complètement. Charlotte Cardin n'hésite pas à jouer de son organe vocal qu'elle maîtrise parfaitement pour nous faire vivre un road trip, croisant les ambiances et les émotions. C'est un EP réussi qu'elle présente en cette rentrée, qui marque son entrée dans les artistes à ne pas lâcher.

MARINE COMBE



Dvd

THE STATE
PETER KOSMINSKY
 SEPTEMBRE 2017

Si déjà beaucoup d'œuvres cinématographiques et séries nous montrent l'implacable parcours de jeunes français vers une radicalisation meurtrière et le djihad, cette série britannique propose elle de suivre le parcours de femmes et d'hommes à leurs arrivées en Syrie. Ushna, Jalal, Ziyaad, Shakira et le petit Isaac quittent leur pays natal, la Grande Bretagne, et entre dans les rangs de l'État Islamique, Daesh. Extrêmement déterminés, ces deux femmes et deux hommes croient en leur rêve d'un État Islamique tel qu'il l'ont imaginé et tel qu'il leur a été présenté. *The State* où comment des hommes et femmes radicalisés se transforment en combattants du djihad. La série composée de 4 épisodes est une immersion en compagnie des recrues étrangères de l'État Islamique. Le cœur du propos est de présenter une confrontation entre le fantasme et la réalité qui bouscule les personnages dans leur idéologie et leurs principes. Parité respectée, le cinéaste, qui par ailleurs réalise des documentaires, s'attache à nous montrer l'apprentissage des règles de la charia et le difficile quotidien des femmes et des enfants, victimes collatérales du fanatisme religieux. Un ultra réalisme sur le sujet jusqu'ici inégalé dans les œuvres cinématographiques. Dans cette mini série, Peter Kosminsky s'appuie sur une de ses plus grandes qualités, une vraie réflexion libre et non convenue d'un problème historique et politique lourd.

CÉLIAN RAMIS



Livre

TAILLE MANNEQUIN
JOHANNA DRAY
 OCTOBRE 2017

Elle fait du 46, Johanna Dray. Depuis 20 ans, elle est mannequin grandes tailles. Avec l'aide de la journaliste et auteure Emmauelle Friedmann, elle témoigne de son parcours lié à celui de son corps « hors norme » dans le milieu de la mode. Et l'ouvrage s'inscrit dans la démarche de body positive visant à montrer la beauté des corps ne rentrant pas dans le cadre strict et dangereux de la minceur. Le récit est court mais efficace. Il fait du bien parce que son discours est apaisé et apaisant, et ne concerne pas uniquement le monde fermé des podiums. Libérée de ses complexes physiques, elle transmet l'importance de s'accepter telle que l'on est et de s'apprécier. Parce qu'aujourd'hui, il est primordial de se libérer des carcans de la mode et des dikats d'un corps unique. Si la dernière partie, concernant sa vie privée et ses croyances religieuses, nous intéresse moins, *Taille mannequin* nous parle et participe à nous convaincre que s'il ne correspond pas aux canons de beauté, notre corps, il nous convient, finalement.

MARINE COMBE

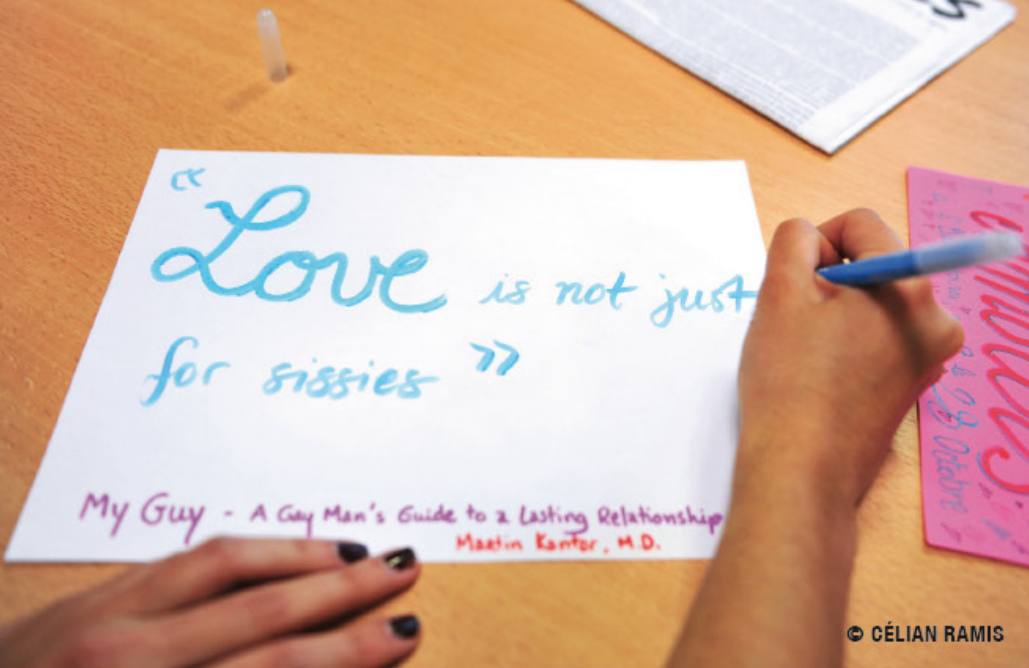


YEGG

TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE
RENNAISE SUR YEGGMAG.FR
CERISE SUR
LE GATEAU

- Verdict
- p.29
- YEGG & the city
- p.30





YEGG & THE CITY

Épisode 44 : Quand je suis allée faire un tour à l'atelier Amours

« Prendre un joli papier, de la couleur qui te plaît. Pareil pour ton crayon. Et raconte moi une histoire d'amour. Ça veut dire quoi l'amour aujourd'hui ? Ça veut dire quoi l'amour pour toi ? Ton histoire sera lue, racontée, écoutée, crieée, chuchotée, théâtralisée ou encore dansée à la soirée. » La soirée en question, c'est celle qui sera organisée à l'Élaboratoire le 28 octobre prochain, autour du thème Amours. Voilà pourquoi le 14 septembre, l'association Sexclame – fondée il y a un an par Margot et Leslie, la structure rennaise crée des espaces de paroles et de réflexions autour des sexualités - proposait un atelier d'écriture, au CGLBT (Centre Gay Lesbien Bi et Trans) de Rennes, ouvert à tou-te-s. Une dizaine de participant-e-s s'affairaient autour de la grande table dressée pour l'occasion, recouverte de feutres, de crayons de couleur, de papiers colorés et d'albums de croquis. On épluche les magazines, mis à disposition, les bouquins qui trônent sur les étagères de la bibliothèque, on note des

citations ou encore on tape à la machine à écrire. Dans une ambiance joyeuse et détendue, les discussions autour des sexualités vont bon train, tandis que les un-e-s dessinent et que les autres s'amuse de certains passages, comme les petites annonces, d'anciens ouvrages. « Je vous propose de réfléchir déjà à des premières fois d'amour. Elles peuvent être réelles ou fictives. Ça peut être plein de premières fois. Il n'y a pas de directives particulières, faites-vous plaisir ! », lance Leslie, à l'initiative de cet atelier. Le silence s'installe alors dans le local. Chacun-e, face à sa feuille, casque sur les oreilles pour certain-e-s, se concentre et se laisse guider par son imagination et/ou son vécu. Et quand la musique s'éteint, on entend danser les crayons et donner vie aux diverses histoires d'amour qui ce soir-là font résonner leurs musicalités et leurs chants. On s'éclipse sur la pointe des pieds, par crainte de briser cet instant suspendu, avec la hâte de découvrir les récits à l'Élaboratoire.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNÉ CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOPI
ANNE LE RÉUN BEATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN ANOUK MONTEUIL
ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ MARIE HELLIO
ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
CATHERINE LEGRAND
JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR